

l'imposer. C'est ce qui est arrivé pendant ce troisième Festival : nous commençons à croire en ce que nous faisons.

A. Ronfard : Mais j'aurais été intriguée de voir un spectacle lesbien. Il y a eu une grosse polémique parce que des hommes jouaient au TEF cette année, pour la première fois dans l'histoire des Festivals. Moi, j'ai trouvé ça correct mais j'aurais bien aimé voir un show de quelqu'une qui dise : voilà, c'est une mise en scène lesbienne !

Le «faussé» des générations

L. Hébert : Avez-vous remarqué la différence entre les propos des femmes de 20 ans et ceux des femmes de 40 ? J'ai de la misère avec les plus jeunes. Elles ne me rejoignent pas, ce qu'elles font m'apparaît léger et sans consistance. Ou bien c'est normal qu'il en soit ainsi, ou c'est une manière de dire les choses qui ne me touche pas, ou encore je suis rendue «straight».

M.H. Falcon : Moi j'ai très envie d'entendre - ce que je n'ai pas beaucoup entendu au Festival - des femmes de mon âge, de 40 ans. Mise à part «La mappe», je ne me suis pas sentie représentée et ça me manque.

L. Hébert : Il y a une censure sur le tragique, la mort, de la part des plus jeunes. Je le regrette, je pense qu'on peut encore voir des femmes déchirées par l'amour, des femmes victimes aussi. Les femmes de 20-30 ans ne semblent pas avoir le même rapport à la douleur, comme si elles l'avaient liquidée une

fois pour toutes ou comme si elles avaient décidé qu'elles ne pleureraient plus.

A. Ronfard : Moi j'ai 27 ans, le tragique est quelque chose qui est à l'intérieur de moi et que je transporte. Ce n'est pas tellement une question de

Lise Vaillancourt



Photos - Anne de Guise

génération mais une question d'ouverture. Mais pleurer sur une scène, pour une femme, c'est devenu un maudit problème.

L. Hébert : En même temps c'est courageux. On a envie de voir sur scène des femmes qui prennent leur vie en main, pleines d'énergie. Mais on ne

peut pas être pleine d'énergie en passant par-dessus la souffrance.

Et puisqu'il faut conclure...

A. Ronfard : Je ne pense pas que ce Festival soit vraiment représentatif de la création dramatique des femmes aujourd'hui. Je pense qu'il y a eu un choix artistique derrière tout ça. Les organisatrices sont des femmes qui ont développé une certaine recherche au niveau du théâtre et elles ont privilégié des textes qui allaient dans ce sens. Et c'est très correct. Mais ça s'adressait peut-être plus à celles et ceux qui sont intéressé-e-s par l'expérimentation théâtrale qu'au public en général.

M.H. Falcon : Où étaient les auteurs dramatiques plus expérimentées comme Marie Laberge, Éizabeth Bourget, Maryse Pelletier, Suzanne Aubry... ?

L. Hébert : Le Festival avait des objectifs précis : amener de nouvelles propositions en termes de contenu, de contenant, de pratique théâtrale, de recherche. Et, jusqu'à un certain point, la direction artistique a rejoint ces objectifs. Une chose cependant : j'ai malheureusement encore senti, à l'intérieur du Théâtre expérimental des femmes ou de l'organisation du Festival, une direction qui manque ouverture. Personnellement, je souhaiterais une ouverture tellement grande qu'elle rendrait toute expression possible...

Entrevue et montage :

HÉLÈNE PEDNEAULT

1/ Dans les coulisses, Éizabeth Bourget et Suzanne Aubry ayant fait partie du comité de sélection

VIDÉO

10 chandelles pour Vidéo Femmes

Une décennie, ça se fête; comme un chiffre rond qui indique le franchissement d'un premier cap et permet de cingler vers de nouveaux rivages... Belle image, n'est-ce pas? C'est qu'il sera justement question d'images dans les lignes qui vont suivre. Des images qu'une équipe de femmes, depuis dix ans, s'affaire à produire et à diffuser, pour témoigner, dénoncer et interroger.

Non, Alice, «c'est pas le pays des merveilles», surtout quand on subit le harcèlement sexuel «tous les jours, tous les jours», et que la folie des femmes reste un volcan qui gronde derrière «les mots/maux du silence». Vous aurez reconnu trois des vidéos ou films produits par Vidéo Femmes, extraits d'un catalogue où l'on retrouve toutes les grandes questions qui ont nourri l'espoir et l'inquiétude des femmes depuis dix ans : la violence, la santé mentale, l'avortement, etc.

Le bilan en chiffres : une trentaine de vidéos ou films maison, une centaine de vidéos-films distribués par leurs soins, un festival annuel qui a lieu depuis sept ans, des tournées régulières au Québec, des contacts de plus en plus serrés avec l'Europe, les États-Unis et le Canada anglais. Bref, une expérience unique au Québec et qui plus est à Québec. Je me souviens de Luce Guilbault, devant qui ont évoqué un jour l'inertie culturelle de Québec dans certains domaines (vieux problème) et qui répondit : «Oui,

mais vous, vous avez Vidéo Femmes...»

Les filles des vues

Ce matin frisquet d'octobre, j'ai rencontré trois d'entre elles (le collectif, qui n'a jamais été aussi important, réunit actuellement treize femmes), dans la maison qu'elles occupent depuis cinq ans, 10 rue Mac-Manon à Québec, entre haute et basse ville. Un immeuble vieillot, plein de recoins et d'issues imprévues, dont elles animent (et pour une fois le mot n'est pas trop fort) le deuxième étage.

«Mais comment avez-vous réussi à tenir le coup?» En posant cette question, je pensais à tous ces groupes de vidéo et à ces collectifs divers nés dans l'euphorie des années 70 et trop vite disparus. De ceux qui ont vu le jour en 1973 à la suite du Festival international de film et de vidéo qui eut lieu dans onze villes du Canada, il ne reste aujourd'hui que Vidéo Femmes et Women in Focus à Vancouver. Si ma question

semblait évidente, la réponse, elle, ne l'était pas : pour Linda, Nicole, Johanne et les autres, il n'y a jamais eu de recette magique ni de «ligne à suivre», mais une expérience au jour le jour, qui les a peu à peu soudées, au fil de leurs préoccupations personnelles. Quelques hypothèses cependant : l'arrivée régulière de sang neuf, de «nouvelles» qui d'année en année sont venues s'ajouter au noyau fondateur (Hélène Roy, Nicole Giguère, Helen Doyle) ; la bonne entente du groupe, qui s'explique, selon elles, par le mode de fonctionnement collectif auquel elles sont restées fidèles. Mais l'absence de hiérarchie ne signifie pas que tout le monde fait la même chose. Le principe de non-spécialisation qui était la marque distinctive de Vidéo Femmes à ses débuts et permettait à chacune de toucher à tout, a évolué et laissé place à l'affirmation des compétences particulières.

Prendre l'image comme on prend la parole

D'autant que le matériel utilisé, de plus en plus complexe, exige une maîtrise technique grandissante. La vidéo reste un médium accessible, mais on ne manie pas sans précaution et sans une formation poussée le 3/4" couleur. L'introduction de ce nouveau matériel, il y a environ quatre ans, a constitué un tournant : il coûte cher, il a fallu chercher à le rentabiliser, et de plus en plus, les «filles des vues» louent leur compétence et leur matériel à d'autres maisons de production. Et surtout, les améliorations techniques ont amené de plus grandes exigences sur le plan formel, avec un intérêt croissant pour la vidéo d'art. Le documentaire a lui aussi pris des directions différentes, avec par exemple l'introduction de la fiction (et donc l'expérience, nouvelle, de travailler avec des comédiens et des comédiennes).

Et pour les années à venir? De tous côtés, les avenues sont largement ouvertes et on ne saura où donner de la pellicule. Comme depuis le début, Vidéo Femmes répondra aux demandes des groupes de femmes et à leurs nouvelles préoccupations : le rapport des femmes à l'économie, au pouvoir, au travail. Le plus récent vidéo porte sur les femmes et le syndicalisme (**Question de privilège**, de André Gauthier et Nicole Pomerleau). Mais après avoir abordé pendant toutes ces années les grandes questions du féminisme et les problèmes très généraux des femmes, on parle aujourd'hui de tenir un discours plus intimiste, de se rapprocher du vécu quotidien des femmes et de nos propres désirs, d'où l'éclectisme des productions les plus récentes ou à venir, qui touchent des sujets susceptibles d'intéresser des publics diversifiés : la sexualité des adolescents, les filles et le rock'n roll, les femmes en prison.

Du côté de la distribution, les perspectives sont excellentes. **C'est pas le pays des merveilles** s'en va en Angleterre. Les productions de Vidéo Femmes

Programme de la «Vidéo-fameuse fête»

**du 22 au 26 février
à la nouvelle bibliothèque
centrale de Québec,
350, boul. Saint-Joseph est**

Cinq jours consacrés au vidéo-cinéma et aux femmes. Un événement multidisciplinaire regroupant les diverses artistes qui ont collaboré, de façon directe ou indirecte, avec Vidéo Femmes au cours des ans.

Une programmation de films

et vidéos : des nouveautés, les plus récents vidéos d'art, une rétrospective des principales productions audiovisuelles faites par des femmes durant les dix dernières années et rarement ou jamais présentées à Québec.

sont également disponibles à Vancouver et à Paris, au Centre Simone-de-Beauvoir. Quant à la distribution des vidéos et des films des autres maisons de production, elle n'est pas négligée, au contraire. Par exemple, c'est Vidéo Femmes qui distribue le dernier film de Lolande Rossignol : **Rencontre avec une femme remarquable : Laure Gaudreault.**

Et l'argent?

L'avenir financier est-il aussi souriant? «On passe le tiers de notre temps à faire des demandes de subvention», mais sans grand espoir puisque la vidéo n'est toujours pas reconnue par les organismes gouvernementaux. Pour la première fois, cependant, l'un d'entre eux a inscrit le mot «vidéo» dans son programme, ce qui a permis à Vidéo Femmes d'obtenir un peu d'argent. Encore moins

Une installation : Le Labyrinthe, construit avec la collaboration de nombreuses artistes, illustrera sous une forme inhabituelle (et bien sûr à l'aide de vidéos) l'histoire de Vidéo Femmes.

Du théâtre, avec la présentation de «première mondiale» du dernier spectacle des FOLLES ALLIÉES...

Un forum autour de la conférence de Jovette Marchessault sur «L'image des femmes dans le cinéma».

Une exploration des derniers raffinements technologiques en matière de vidéo.

Des performances dont la chorégraphie «Chacun pour elle» de la danseuse Dena Davida, le 25 février.

Et un grand spectacle de clôture mettant en vedette des groupes de femmes (Pink Power, Blue Oil, Sylvie Tremblay).

l'espoir à long terme du côté de Radio-Québec et la distribution de **Tous les jours, tous les jours** par cette institution risque de n'avoir été qu'une heureuse exception. Le temps n'est pas au découragement pour autant. Vidéo Femmes a connu des moments beaucoup plus difficiles. Aujourd'hui son existence ne peut plus être remise en cause. Le groupe a tissé sa toile dans un rayon de plus en plus large et se s'entourer de collaborations toujours plus nombreuses.

Aussi ne comptez pas sur «les filles des vues» pour alimenter votre éventuel pessimisme ou partager votre mélancolie hivernale. Elle vous préparent un dixième anniversaire assaisonné d'enthousiasme, d'audace et de leur humour légendaire.

Les dix bougies sur le gâteau seront soufflées avec allégresse... surtout si vous êtes là!...

HÉLÈNE LAZAR

L'équipe actuelle de Vidéo Femme :



Johanne Fournier, Linda Roy, Louise Giguère et Hélène Roy. Debout : Nicole

Giguère, Nathalie Roy, Lise Bonenfant, Danielle Martineau et Lucie Godbout.

Photo : Pierre Peilletter